

Jane Austen : une œuvre aux petits points

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Le romantisme battait son plein. On était féru de Walter Scott. Byron et Napoléon se partageaient les cœurs. Les romans noirs de Mrs Radcliff semaient leurs naïves terreurs dans les foyers anglais, et voici qu'arrive sur la scène littéraire - un peu comme était apparue en France, un siècle et demi plus tôt, Madame de la Fayette après les boursofflures du roman précieux - une jeune femme qui écrit depuis l'âge de douze ans et qui ne s'intéresse ni à l'histoire ni à la politique ni aux fantômes. Elle n'a de goût que pour la vie, telle qu'un œil aéré peut en surprendre le manège dans un salon, une salle de bal où des jeunes gens dansent, tandis que leurs parents évaluent rentes et dots.

Cette jeune fille s'appelle Jane Austen. Elle a une personnalité piquante et un don de justesse plus exacte dans la peinture des relations sociales que personne avant elle ; un dialogue plus léger plus rapide et plus vrai. Jamais encore la physionomie réelle des lieux de réunion et de plaisir, les propos qui s'y échangent, l'excitation fiévreuse qui mène une héroïne de son entrée dans le monde à son mariage n'auraient été aussi finement observés.

(Ici, je voudrais ouvrir une parenthèse : par vrai et par réel, je ne voudrais pas induire mon lecteur en erreur. A première vue, au contraire, la manière et la matière des romans de Jane Austen peuvent paraître démodées, guindées et sans rapport avec la réalité. Ce n'est là qu'un

trompe-l'œil destiné à abuser le mauvais lecteur. Le bon lecteur, lui, sait très bien que dans un livre, la réalité d'un personnage, d'un objet, d'une circonstance ou d'une action dépend exclusivement de l'univers de ce livre particulier ou de l'univers particulier de ce livre. Si un auteur invente un univers original et si un personnage ou une action s'insèrent naturellement dans le moule de cet univers, nous éprouvons alors cet agréable petit choc que produit la découverte d'une vérité artistique, quelque invraisemblable que le personnage ou l'action puisse paraître une fois replacé dans le cadre de la vie réelle. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de vie réelle pour un auteur de génie. Il lui faut la créer lui-même et en déduire ensuite les conséquences. A cet égard, l'art est pure invention, pure construction, pure fabrication et pure illusion. Et le grand écrivain est celui qui réunit en lui les dons de conteur, d'observateur (ou de pédagogue) et d'enchanteur. Mais c'est celui chez qui l'enchanteur prédomine qui est le plus grand.)

Le roman domestique

Là, tout est merveilleusement raconté par une femme sensible, intelligente et perspicace, qui possède ce talent si particulier des romanciers anglais de tout dire, jusque dans les moindres détails, sans jamais ennuyer. Ce sont des romans de la

vie quotidienne qui se déroulent dans le milieu provincial et aisé de la gentry, laquelle fut aussi celui de l'auteur, et qui se caractérisent par un réalisme malicieux, souvent imprégné d'humour. Le bon sens y domine, associé parfois à quelque sèche-resse calculatrice.

Il ne fait aucun doute qu'il y a chez Jane Austen un brin de philistinisme. Celui-ci est évident dans l'importance qu'elle accorde aux revenus et dans le mode rationaliste avec lequel elle aborde le romanesque et la nature. Ce n'est que lorsque le philistinisme est grotesque qu'elle le sent et en tire des effets sarcastiques. Le mot romantique n'y est plus guère employé qu'avec ironie. Les visions de bonheur sont celles que permet un monde où la fortune, la naissance, la santé restent les conditions presque indispensables de toute réussite. Ramenant toute la destinée de ses héroïnes à la crise centrale de la vie féminine (du moins telle qu'elle était vécue à cette époque-là), la préparation directe au mariage, Jane Austen a créé le roman domestique.

L'atmosphère en est celle d'une province calme, aux horizons limités. Les extrêmes de la misère et de la fortune en sont absents. Dans ce cercle de gentilshommes campagnards, de pasteurs (chez qui la préoccupation religieuse est totalement absente - la religion procéderait-elle d'une approche romantique de la vie ?) et de bourgeoisie rurale, les relations sont faciles et simples, les incidents dramatiques sont rares et l'attention d'un observateur peut s'attacher tout entière aux nuances morales, aux intérêts directs, terre-à-terre et pittoresques de la société qu'il étudie et qu'il fait vivre, incapable de les dépasser en rien. (Et pour que le lecteur se fasse à son tour bon «observateur», il doit apprendre à brider son imagination ; il y parviendra en s'efforçant de voir clairement le monde spécifique que l'auteur met à sa disposition. Il lui faut voir les choses et se les représenter telles que l'auteur les a décrites. C'est ainsi que la couleur

des yeux de Fanny Price, dans *Mansfield Park*, et le mobilier de sa froide petite chambre sont d'une importance capitale.)

Les replis de l'amour-propre, les mille vanités, les imperceptibles émois de l'égoïsme sont ici indiqués avec une sobriété d'art qui réduit la réaction de l'auteur au minimum. Il n'y aurait rien de plus objectif, si ces récits indulgents et une malice partout diffuse ne révélaient une clairvoyance qui pourrait être impitoyable. Ici tout est finesse, équilibre et raison. Avec un plaisir à la fois sensuel et intellectuel, nous regardons l'artiste bâtir son château de cartes et voyons le château de cartes devenir un château de verre et d'acier étincelants. Ouvrage d'une dame et divertissement d'un enfant. La vision qu'a Jane Austen de la vie reste claire, sans sécheresse. La force des faits, les conditions matérielles du bonheur sont acceptées avec une simplicité et une vertu qui ne dissimulent aucune révolte.

La morale enseignée est une sagesse modérée, pratique, utilitaire, sans illusion ni échappée sur quelque fantastique et invisible «au-delà», faite de la santé normale du cœur et de l'esprit.

Délicate ironie

En ce qui concerne les procédés narratifs de Miss Austen (un peu d'explication de texte n'est pas forcément mal venu), nous verrons qu'ils s'apparentent à la comédie de mœurs et qu'ils sont caractéristiques des romans sentimentaux en vogue au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Il s'agit notamment du procédé que Jane Austen applique à ses personnages antipathiques, ou, disons, moins sympathiques, et qui consiste à leur attribuer quelque petite manie grotesque d'attitude ou de comportement, qu'ils véhiculent de scène en scène, un peu comme des bouffons de théâtre. Dickens utilisera le même procédé.

Mais, dites-moi, où sont aujourd'hui ces personnages de roman ou ces romans à personnages ? Un romancier moderne sait-il encore créer des personnages et nous montrer leurs travers ? La névrose et je ne sais quelle soit primaire et plébéienne de vivre n'ont-elles pas balayé toute espèce de différentiation et réduit l'homme à un individu unidimensionnel, prêt pour la table de dissection du psychologue et du sociologue, deux espèces qui pullulent sur le terrain déserté par le romancier créateur ?

L'un des éléments les plus saisissants du style de Jane Austen est ce que le critique américain Edmund Wilson, qui tenait Jane Austen comme la plus grande romancière anglaise - avec Dickens -, a appelé la «fossette particulière», obtenue en introduisant furtivement au milieu des membres d'une phrase informative un brin de délicate ironie. Exemple : «Lady Bertram était une femme qui passait ses journées assise élégamment habillée sur un sofa, occupée à quelque fastidieux ouvrage de broderie, sans grande utilité et sans beauté aucune, en songeant plus à son carlin qu'à ses enfants.» On pourrait appeler ce type de phrase, la «phrase fossette», une fossette délicatement ironique plissant la pâle joue virginale de l'auteur.

D'exquises nuances

Un autre élément est le ton épigrammatique, c'est-à-dire une certaine tension de rythme dans l'expression spirituelle d'une pensée quelque peu paradoxale. Ce ton-là est en même temps tendu et tendre, sec et musical, limpide et léger. Elle décrit ainsi une de ses héroïnes : «Elle était petite pour son âge, n'avait pas d'éclat ni aucun trait de beauté frappant, était excessivement timide et réservée et rentrant dans sa coquille au moindre témoignage d'attention ; mais son air, quoique gauche, n'était pas vulgaire, sa voix était douce et lors-

qu'elle parlait, sa contenance était gracieuse.» Quel auteur aujourd'hui prendrait-il la peine de nuancer autant l'un de ses personnages ? Et pourquoi le ferait-il ? Ceux-ci sont interchangeables comme il le pense et nous le montre. Car c'est bien en chassant l'humanité moyenne du roman qu'on a nivelé tous les personnages.

Un style comme celui-ci n'est pas une invention de Jane Austen, ni même une invention anglaise. Je la soupçonne de venir en réalité de la littérature française. Jane Austen ne lisait pas le français mais elle attrapa ce tour épigrammatique au contact de ce type de style impertinent, précis et policé qui était alors en vogue et dont elle usa à la perfection.

Les romans de Jane Austen n'ont pas le caractère dramatique éclatant d'une *Madame Bovary* ou d'une *Anna Karénine*. Ce sont les ouvrages d'une dame et le divertissement d'une enfant sage. Mais de ce panier à ouvrages sort un exquis travail aux petits points, et il y a chez cette enfant quelque chose de merveilleusement frais et génial.

Jamais Jane Austen ne s'aventura sur des sommets exposés à des vents plus violents, comme le fera plus tard Emily Brontë qui rafraîchira la tradition romantique dans son fascinant roman de vengeance, d'amour et de mort. Cinquante ans plus tard, c'est Anthony Trollope qui perpétuera le monde de Jane Austen et, au XX^e siècle, Ivy Compton-Burnet est sa plus géniale héritière sur le mode du vitriole. L'heure est-elle venue de la relire ? La publication du premier volume de ses œuvres complètes peut en être une bonne initiation.¹

G. J.

¹ Jane Austen, *Œuvres romanesques complètes I*, La Pléiade, Gallimard, Paris 2000, 1 160 p.